

L'extinction d'une tradition

Crise et marginalisation de l'orientalisme diplomatique américain,
1945-1974

Nasser Suleiman-Gabryel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4012>

DOI : [10.4000/labyrinthe.4012](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4012)

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2009

Pagination : 165-175

ISBN : 978-2-7056-6885-3

Référence électronique

Nasser Suleiman-Gabryel, « L'extinction d'une tradition », *Labyrinthe* [En ligne], 32 | 2009 (1), mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4012> ; DOI : [10.4000/labyrinthe.4012](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4012)

L'EXTINCTION D'UNE TRADITION

Crise et marginalisation de l'orientalisme diplomatique américain, 1945-1974

Nasser SULEIMAN-GABRYEL
suleiman225@hotmail.com

La question de l'Irak et l'échec de la politique américaine dans cette aire géopolitique – outre le fait qu'elle illustre la faillite d'une politique – mettent en exergue de façon dramatique la faiblesse d'un véritable savoir autonome du politique concernant le monde arabe.

Dans notre étude, nous nous interrogerons sur cette faiblesse, en explicitant le processus parallèle de marginalisation de l'orientalisme diplomatique, à partir des années 1970, dans un contexte de remise en cause générale de l'expertise politique, scientifique et diplomatique.

L'orientalisme est un des multiples produits d'une longue tradition scolastique. En tant que discipline, il renvoie à l'étude de l'Orient. Dans une première approche, l'orientalisme désigne des savants spécialisés dans les études orientales, soit, pour la période qui va de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle, le Proche-Orient, mais aussi le reste de l'Empire ottoman, ainsi que l'Afrique du Nord et l'Asie. Il se propose d'établir une connaissance cohérente de l'Orient, intelligible et articulée. L'orientalisme, comme entreprise académique, dispose d'un périmètre de recherche large, allant de l'étude du droit islamique à l'analyse des pratiques linguistiques. C'est ainsi un domaine de recherche lié à une géographie culturelle, linguistique et ethnique.

À partir de cette première lecture, le mot « orientaliste » (en arabe *mustashrik*) désigne au sens large « celui qui est intéressé par une culture orientale ». Le terme apparaît en anglais pour la première fois vers 1779, en français en 1799. Dans l'usage du XIX^e et du début du XX^e siècle, le mot « orientaliste » avait un sens culturel général et un sens universitaire. Les « orientalistes culturels », se composaient notamment de peintres et d'écrivains, qui tiraient leur inspiration de l'Orient. Les « orientalistes universitaires » étaient les spécialistes des langues et cultures orientales,

distincts des « classiques », spécialistes des langues et cultures grecques et latines. Dans le courant de l'orthodoxie académique, qui est, par exemple, celui des rédacteurs de l'*Encyclopédie de l'Islam*, aussi bien que dans l'œuvre d'Edward Saïd, l'orientalisme américain paraît d'abord le résultat successif de la philologie biblique et des intérêts politiques de l'après-Seconde Guerre mondiale.

Si cette analyse est historiquement exacte, elle n'est toutefois pas suffisante pour appréhender notre sujet. L'orientalisme diplomatique américain est le produit d'une histoire liée à la présence américaine dans le monde arabe depuis le XIX^e siècle. Il se détermine par un réseau élargi d'hommes et des femmes, formés dans le monde arabe, par l'entremise d'institutions américaines d'inspiration religieuse telle que l'AUB (American University of Beirut).

Nous nous proposons ici de reconstruire l'histoire de l'orientalisme, en analysant son développement après 1945 et sa déliquescence organisée dans les années 1970, et de définir le processus de politisation interne, induit progressivement par la politique américaine au Moyen-Orient et au Proche-Orient.

Pour ce faire, nous examinerons tout d'abord l'*orientalisme philologique* de la fin du XIX^e siècle à 1945, comme matrice de l'*orientalisme diplomatique*, puis la mise en place de ce dernier dans les années 1940, dans le contexte d'une politique américaine dans le monde arabe. Enfin, nous verrons dans les années 1970 le stade final d'une crise de légitimité dont les conséquences, notamment politiques et intellectuelles, se feront sentir tout au long des trente dernières années avec, comme exemple paradigmatique, l'ouvrage d'Edward Saïd sur l'orientalisme. Ce déclin s'organise de manière institutionnelle avec les réformes de Nixon et Kissinger (1969-1976), qui induisent la mise à l'écart progressive des spécialistes universitaires (*Middle East Studies*) au profit d'agences intellectuelles privées (*Think tanks*). Cela équivaut à une mise sous dépendance de la politique étrangère dans le monde arabe par différents groupes de pression financiers ou idéologiques.

I. L'orientalisme classique

L'orientalisme diplomatique américain provient d'une longue tradition, marquée par une tradition érudite des textes, censée permettre de

comprendre la culture de la civilisation non-européenne. Dans ce dispositif pratique, le rôle de la philologie dans la construction pratique des savoirs, est essentiel. La connaissance positive des langues et de l'histoire doit permettre de pénétrer avec bienveillance et subjectivité dans le contenu d'un texte écrit, vu dans la perspective de son temps et de son auteur.

Dans *L'Orientalisme*, Edward Saïd aborde de manière approfondie ce qu'il définit comme l'orientalisme classique, organisé autour d'une tradition érudite des textes traitant de manière directe (textes de penseurs classiques issus de l'espace arabo-musulman) et indirecte (chronique, poésie, récit) de l'Islam, en tant que civilisation.

L'Orient textuel est pour Saïd caractérisé par des suites de propriétés définissant l'« Orient objet » : ce sont trois types de territoires qui en formalisent l'étude et la définition.

Primo : un territoire textuel qui permet de construire un savoir de domination accessible uniquement à un cercle restreint de philologues et d'érudits. En ce sens, l'orientalisme a d'abord été un discours scientifique basé sur la valeur ontologique du texte philologique ; celui des savants qui se rendaient en Orient, « bardés d'inébranlables maximes abstraites » (Saïd, 1997, p. 99), notamment avec l'expédition d'Égypte de Bonaparte.

Secundo : L'Orient textuel est un territoire linguistique qui prend sa délimitation institutionnelle au début du XIV^e siècle, avec la création d'une série de chaires de langues arabe, grecque, hébraïque, et syriaque à Paris, Oxford, Bologne, Avignon et Salamanque. La compétence linguistique devient un mode de connaissance et de profession agréée par le monde universitaire.

Tertio : Ce territoire est un territoire discursif et performatif. Il instruit « la réalité » par le seul discours.

« Quand on utilise des catégories telles qu'“Oriental” et “Occidental” à la fois comme point de départ et comme point d'arrivée pour des analyses, des recherches, pour la politique, cela a d'ordinaire pour conséquence de polariser la distinction : l'Oriental devient plus oriental, l'Occidental plus occidental, et de limiter les contacts humains entre les différentes cultures, les différentes traditions, les différentes sociétés. » (Saïd, 1997, p. 61)

Cette triple configuration explicite un mode érudit représenté comme le pouvoir occidental de la compétence, et qui se définit comme une tradition

essentiellement scolastique. De ce fait, on peut dire que l'orientalisme classique est une autorité de compétence.

Concernant l'archéologie de l'orientalisme diplomatique, la date généralement admise pour cette institutionnalisation remonte à 1640, avec la fondation de la chaire de langue sémitique à Harvard comme pôle moteur des études bibliques. En 1660, l'arabe est ajouté à l'hébreu, le chaldaïque et le syriaque, comme langue d'enseignement. Entre 1850 et 1920, les études sur le Moyen-Orient se multiplient à Harvard, Yale, Princeton, Berkeley et Chicago, avec une dominante philologique. Cette tradition américaine a donné lieu à l'apparition de la première figure de l'orientaliste, celle de l'*orientaliste interprète*.

L'Orient, dans cette perspective philologique, reposait sur un dispositif archéologique et religieux, où l'orientaliste se devait de traduire, restituer et enfin interpréter les textes. Le mélange entre prosélytisme missionnaire et pratiques savantes permet la création de l'*American Oriental Society (AOS)* en 1842, qui inscrit institutionnellement l'Orient comme champ d'activité, allant du Proche-Orient à l'Asie. En 1880, la création du journal de l'*AOS* achève la construction d'un espace social et académique où se détermine la position de l'orientaliste philologue.

L'intérêt de la position de l'orientaliste philologue réside dans la constellation académique et religieuse qui structure les itinéraires, légitime les parcours, établit des institutions. L'orientaliste philologue est d'abord un archéologue actif qui participe à des expéditions mêlant recherche académique et pratique missionnaire. Dans la société académique pré-professionnelle de la fin du XIX^e siècle, la philologie et l'archéologie, financées par les sociétés savantes (*AOS*), permettent ainsi aux universités, par l'accumulation d'un savoir positif sur les textes, de construire un espace d'érudition, essentiel à la légitimation de la discipline. La tradition de l'orientalisme philologique a longtemps structuré l'intérêt américain pour l'Orient, contribuant à la mise en place des premiers départements universitaires et des premières sociétés savantes. Si la spécialisation croissante du savoir a remis en question la fonction philologique de l'orientaliste, ce changement de paradigme ne devrait pas pour autant nous inciter à négliger le rôle de la philologie dans la construction des réseaux académiques de l'orientalisme américain, atlantique (Princeton) et méditerranéen (American University of Beirut).

Cette étape est marquée institutionnellement par le rôle nouveau joué par les directeurs et les départements universitaires dans l'insertion de l'orientalisme dans le champ académique. Elle permet aussi de situer historiquement le rôle d'universitaires non américains, produit des échanges transnationaux, qui ont participé de manière déterminante à la modernisation de leur discipline. Dans cette catégorie, Philip Khuri Hitti occupe une place importante : il fonde la tradition, qui se prolonge jusqu'à nos jours, des universitaires expatriés, fruit d'une pluralité de cultures, attirés professionnellement par les États-Unis, soit par des accords entre universités, soit de manière plus individuelle.

Le travail de Hitti à Princeton participe historiquement d'une mise aux normes scientifiques d'une discipline jusque-là majoritairement exégétique et philologique. Ce travail de rénovation conceptuelle et méthodologique débute dès la création du département de langues et littérature orientales, dans les années 1920 et la nomination de Hitti en 1928, comme professeur assistant. Historien de formation, formé par l'American University de Beyrouth, Hitti organise avec le professeur Bender des programmes de sciences humaines et sociales sur le monde arabe. Le département, originellement littéraire, évolue vers un enseignement des sciences sociales. Hitti est en effet l'auteur de *L'Histoire des Arabes (The History of the Arabs)* en 1937. Cet ouvrage reste pour la majorité de la communauté académique un ouvrage scientifique de référence, qui, pour la première fois dans l'histoire de la discipline, inscrit la pratique du chercheur dans les normes des sciences sociales. La contribution de Hitti et de son département repose sur une volonté de rationaliser une pratique jusque-là marquée par les sciences religieuses et l'interprétation. Enseignant à Columbia et à Harvard, Hitti attendra pourtant 1936 pour devenir professeur (à part entière) à Princeton. Dans les années 1940, il y établit le département des études du Proche-Orient. L'institutionnalisation universitaire des études du Proche-Orient dure une vingtaine d'années, de 1926 à 1946, date de la création de ce département : preuve de la difficulté à instituer à l'époque un enseignement sur le monde arabo-musulman. L'équipe universitaire autour de Hitti a donc eu le mérite historique de construire une légitimité disciplinaire de type scientifique au sein d'un monde académique réticent. Objectivité, neutralité scientifique, rigueur dans la recherche de la preuve constituaient les valeurs devant guider leurs recherches.

II. L'orientalisme diplomatique et sa « disciplinarisation »

La date de 1945 constitue la date repère d'un changement de logique intellectuelle et politique. Elle est marquée par la connexion entre la politique du gouvernement et l'institutionnalisation de l'orientalisme, dans le cadre des aires culturelles : ce qui équivaut à la mise en osmose entre logiques de savoir et d'expertise.

À partir de 1945, une nouvelle configuration politique et institutionnelle se met en place, l'orientaliste philologue (Hitti) se voit concurrencé par un nouvel acteur du champ : l'*orientaliste expert*. La politique des *Area Studies* organise ainsi une différenciation, d'autres parleront de compétition (Saïd), entre un pôle de formation érudit sur le monde arabe (l'université de Princeton avec, à la tête de son département, Hitti) et un pôle plus marqué par la place de l'expertise politique (Hamilton Gibb, directeur du *Harvard Center of Middle East Studies*). Les sciences sociales jouent dans cette situation un rôle de modernisation de l'orientalisme philologique traditionnel, au nom des intérêts bien compris des États-Unis. Au nom de la connaissance, les aires culturelles (études des zones de civilisations), mises en place à la fin de la Seconde Guerre mondiale, s'intègrent dans une logique où la réalité du monde social apparaît sous forme condensée au moyen de types idéaux (théories de la modernisation).

Par leurs prétentions scientifiques, les *Middle East Studies* ne sont plus uniquement le produit d'une filiation humaniste et philologique mais constituent un modèle de sciences sociales articulées et financées autour des zones politiquement sensibles du Moyen-Orient et du Proche-Orient.

L'administration américaine voyait la nécessité d'organiser un tronc commun de connaissances vis-à-vis du monde arabe, où collaboreraient les services de renseignements et les experts orientalistes dans un même organisme diplomatique. Dans ce cadre, les programmes des *Middle East Studies* devaient participer grandement à la mise en place d'une expertise compétente, axée sur les langues et les cultures de cet espace géopolitique.

La mise en place de centres d'études d'aires culturelles, initialement financés par les fondations et secondés par le gouvernement, illustre ce nouvel âge de l'expertise de l'altérité. Ce modèle institutionnel repose sur un dispositif de pouvoir et de savoir, au sens foucauldien du terme.

Cette construction permet de produire une lisibilité des territoires et des populations étudiées. De ce fait, elle nécessite l'observation et l'enregistrement des pratiques et des événements. Ainsi, ce processus vise à la mise en place des savoirs nécessaires à la rationalisation des techniques disciplinaires, qui cumulent le savoir prescriptif (par exemple le modèle de la modernisation arabe), les intérêts politiques (la politique américaine dans le Moyen-Orient) et les catégories épistémologiques (sociologie wébérienne).

Pourtant, malgré l'influence évidente de Gibb dans la mise en place des *Middle East Studies*, comme un outil de la guerre froide, il faut rester prudent dans cette différenciation entre des universitaires qui resteraient « purs » de toute politique (Hitti) et d'autres, prêts à « vendre leur âme au diable » (Gibb).

Philip Hitti et la filière traditionnelle de type philologique, représentée par l'orientalisme diplomatique (diplomates formés dans les institutions américano-libanaise entre 1880 et 1980), côtoient et collaborent avec l'orientalisme modernisé des *Middle East Studies* que représente Gibb. Quoi qu'il en soit, le temps des savants isolés, représenté par l'orientalisme classique, qui s'établit autour des cycles longs de l'accumulation archivistique, est remplacé par le temps des cycles moyens et courts de la gestion technique de la légitimité, ce qui induit la fabrication d'un savoir administratif et politique sur mesure et d'un processus décisionnel tourné sur le cours de la vie des hommes du commun.

III. La crise de l'orientalisme diplomatique

La question de la marginalisation de l'orientalisme américain dans les années 1960 et 1970 permet de comprendre ce que l'on peut définir comme un processus de nationalisation d'un sujet géopolitique jusque-là confiné dans les chancelleries. Dans différents domaines de la politique étrangère, la nationalisation peut se définir comme la politisation d'une question qui, jusque-là, était strictement diplomatique, avant de devenir une affaire de politique interne américaine, par la conjonction d'un fait géopolitique (affaire des fusées à Cuba en 1959, guerre des Six Jours en 1967), et de faits de politique intérieure (le rôle des groupes de pression : Juifs américains pour la politique du monde arabe, Cubains américains

envers Cuba). Le monde arabe va graduellement s'inscrire dans ce processus de nationalisation dans les années 1960 et 1970.

Pour ce qui concerne plus précisément le Proche-Orient, la « nationalisation » de la politique étrangère américaine est passée par différents stades : au XIX^e siècle, présences universitaires et missionnaires dans la province de Grande Syrie, liens entre universités américaines aux États-Unis et dans le monde arabe, politique pétrolière et stratégique à partir de la Seconde Guerre mondiale ; enfin à partir des années 1970, le dernier stade de cette nationalisation se situe dans la corrélation explicite et stratégique entre intérêts nationaux et intérêts internationaux. Phase que l'on peut situer précisément sous la période Nixon/Kissinger (1969-1974). Elle s'articule autour de trois objectifs diplomatiques. Le premier était de réduire radicalement l'influence soviétique dans la région. Le deuxième objectif était d'obtenir un règlement politique capable de créer une transformation de la nature même du conflit israélo-arabe, un règlement qui enlèverait le caractère idéologique au conflit et le transformerait en conflit territorial ordinaire.

Cela supposait de mettre au premier plan les impératifs économiques et stratégiques de la politique étrangère américaine : la gestion directe des ressources pétrolières, la sécurité des investissements et du commerce américain avec le monde arabe, la stabilité de la région, la sécurité des régimes conservateurs pro-occidentaux, et l'entretien d'une présence militaire stratégique. Le troisième objectif était de fournir à l'Égypte un rôle dans la stabilité du Proche-Orient, par l'aide économique et les ajustements territoriaux.

Cette « grande politique » induit, pour Kissinger, des réformes d'ordre interne en vue de moderniser et de mettre à niveau un appareil diplomatique jugé « obsolète ». Pour un ancien diplomate, ces réformes traduisent historiquement un changement dans la manière de penser la politique vis-à-vis du monde arabe, comme une question de politique nationale. Dans le même ordre d'idée, le journaliste néo-conservateur Robert Kaplan analyse cette phase comme une prise en compte définitive des intérêts domestiques (notamment le rôle de la communauté juive) et la destruction du pouvoir d'influence des arabisants du Département d'État (Kaplan, 1993).

L'orientalisme depuis le début des années 1970 a peu à peu été marginalisé au profit d'aires « économiquement plus intéressantes », telle

l'Asie. Dès la fin des années 1970, la discipline a concentré les attaques de la part de différents espaces de pouvoirs.

En 1970, Joseph Sisco, principal collaborateur de Kissinger, est le premier contributeur du projet d'orientation sur le Moyen-Orient, qui est devenu la base de la politique arabe de la présidence Nixon. Ce projet, comme le relatent les biographes de Kissinger, fait de la politique de *containment* envers l'URSS au Moyen-Orient, l'élément structurant de la diplomatie. Cette stratégie a convaincu Israël de l'impartialité des États-Unis et a permis de définir un nouvel équilibre diplomatique visant à limiter l'influence de l'URSS. Cette lecture propre à l'anticommunisme de la guerre froide sous-tend l'idée que l'agenda politique intérieur se devait d'être une modalité importante dans la construction d'une diplomatie crédible au Moyen-Orient. Cette approche tendait officiellement à changer la culture et les pratiques diplomatiques d'un corps dont le mode de socialisation (AUB, centre de formation à Beyrouth) avait tendance, pour Joseph Sisco, à influencer un certain état d'esprit pro-arabe dans le Département d'État susceptible de nuire aux intérêts nationaux américains. Pour Joseph Sisco, en termes internes, ces réformes concernant la formation et le recrutement des diplomates chargés du monde arabe devaient permettre « d'améliorer le climat politique de Washington », notamment en ce qui concerne les relations entre la présidence et les Juifs américains.

Ainsi, la question du Proche-Orient devient une question de politique intérieure américaine à partir de la fin des années 1960, en particulier au moment où, en 1967, à l'occasion de la guerre des Six Jours, la France retire son soutien militaire et nucléaire à Israël. Malgré certaines protestations discrètes, les réformes Sisco se traduisent par une série de remplacements de diplomates jugés non conformes à la nouvelle politique. De nouveaux critères d'évaluation, concernant l'usage de l'hébreu et la connaissance de la société israélienne, furent systématisés dans les modes d'évaluations du corps diplomatique. Dans cette configuration historique, la guerre civile libanaise et la fermeture des institutions américaines à Beyrouth (AUB, Bureau de formation linguistique) accélèrent la crise de la filière libanaise de l'orientalisme américain dans ses différentes spécialisations.

À partir de cette nouvelle configuration historique, la droite intellectuelle (Martin Kramer, Daniel Pipes) a produit une historiographie

visant à délégitimer un mode de connaissance jugé « dépassé », « non scientifique » et « complaisant avec son objet de recherche ».

De l'autre côté du champ idéologique, à gauche, le processus de marginalisation de l'orientalisme diplomatique a poussé certains intellectuels palestiniens américains à créer de nouvelles structures. En 1977, par réaction à la domination disciplinaire et institutionnelle de la *Middle East Studies Association (MESA)*, jugée trop liée aux intérêts anglo-américains dans le monde arabe, Ibrahim Abu-Loghoud, président de l'*AAUG (Association of Arab-American University Graduates)*, et l'universitaire Edward Saïd créent l'Institut d'Études Arabes (*Institut of Arab Studies*).

Dans ce contexte long, la publication de *L'Orientalisme* doit se comprendre d'abord comme une volonté de « sonner l'alarme » face à une certaine représentation. Comme le déplore fréquemment Saïd, à défaut de penser le politique (notamment dans le cas palestinien), il est devenu fréquent de restaurer des grilles de lecture théologique ou des préjugés académiques. Ce qui pour lui dénote la difficulté qu'éprouve l'Occident à comprendre l'autre, de plus en plus déréalisé et fanatisé : « Chaque époque et chaque société recrée ses propres Autres » (Edward Saïd dans une entrevue dans le *Nouvel Observateur* en 1999).

Bibliographie

- Abdel Malek, Anouar, « Orientalism in crisis », *Diogenes*, 44, 1963, pp. 103-140.
- Abdel Malek, Anouar, *Égypte société militaire*, Paris, Seuil, 1962.
- Amin, Samir, *La nation arabe*, Paris, La Découverte, 1976.
- Amin, Samir, *La faillite du développement en Afrique et dans le tiers-monde*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- Asad, Talal, *The Idea of an Anthropology of Islam, Occasional Papers Series*, Washington. Center for Contemporary Arab Studies, 1986.
- Gabrieli, Francesco, « Apology for Orientalism », *Diogenes*, 50, 1965, pp. 128-136.
- Jameelah, Maryam, *Islam and Orientalism*, Lahore, Mohammad Yusuf Khan & Sons, 1981.
- Kaplan, Robert, *The Arabist: The Romance of an American Elite*, New York, Free Press, 1993.

L'extinction d'une tradition

- Lewis, Bernard, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, Paris, Gallimard, 1982.
- Mearsheimer, John et Walt, Stephen, *Le lobby pro-israélien et la politique étrangère des États-Unis*, Paris, La Découverte, 2007.
- Saïd, Edward, *Orientalism*, New York : Random House, 1978 ; traduction française de Catherine Malamud, Paris, Le Seuil, 1980, 1^{re} édition, 1997, 2^{de} édition.